

## PHILOSOPHIE ET PROSPECTIVE \*

*Dominique Lecourt*

*Philosophe des sciences, spécialiste des questions de bioéthique et de médecine, Dominique Lecourt a construit une œuvre importante où s'entremêlent enquête historique, réflexion conceptuelle et engagement public. Dans ce texte, qui traite des fondements épistémologiques de l'anticipation, il distingue deux branches généalogiques de la prospective. La première, positiviste, d'inspiration française mais développée aux États-Unis, a privilégié la rationalité, le calcul, les statistiques et les projections. Plusieurs traits la caractérisent : ambition de prédire, attrait pour le détail et la précision, conception abstraite du temps, déterminisme linéaire, raisonnement déductif, croyance en la stabilité des motivations des individus, etc. La seconde, déployée en France mais inspirée de la phénoménologie allemande, a donné la priorité à la description et à la décomposition des faits, à l'induction et à la formulation d'hypothèses, à l'analyse des configurations passagères. D'autres aspects encore la distinguent, tels la représentation arborescente des futurs, l'insistance sur la pluralité des temps et des mondes, l'intérêt porté aux innovations et aux modifications des règles du jeu social, l'anticipation de l'imprévu et des ruptures, l'attention accordée aux tensions et aux conflits, etc. La filiation positiviste a donné naissance à une prospective-méthode, sorte de « science de l'avenir » probabiliste et technique, qui essaie de voir par avance (prévoir) ou de s'avancer pour voir (prospector). De son côté, la voie philosophique a engendré une prospective-attitude, un « art de la conjecture », imprégné de culture et d'humanisme, qui tente de « voir de loin » (prospicere) « pour voir venir l'à-venir ». En France, les deux courants se sont mélangés, en proportions variables selon les époques et les lieux. Dans l'ensemble, colbertisme aidant, c'est le positivisme planificateur qui a dominé, et s'il a largement contribué à moderniser notre pays, il n'a pas eu que des effets positifs. C'est la raison pour laquelle, en 1995, Lecourt suggérait de reprendre les chemins de la philosophie et de l'éthique prospective, certes parsemés d'embûches et de fausses pistes, mais plus propices à l'invention politique et à la responsabilité collective. Plus propices aussi à l'élan de la vie et aux surprises de l'avenir : prévoir, c'est mourir un peu ; « prospectiver », c'est rajeunir.*

ALEPH

L'interrogation sur l'avenir a pris un tour nouveau du jour récent où l'on a cru trouver dans la science des instruments pour la mettre en forme et lui apporter une réponse. Le mathématicien et astronome français Pierre Simon de Laplace, dans le texte célèbre où, en 1795, il a défini pour deux siècles l'idéal newtonien de la science moderne, avait forgé la fiction d'une intelligence assez vaste pour ramener à une seule formule les mouvements des plus grands corps et ceux des plus légers atomes. « Rien ne serait incertain pour elle, ajoutait-il, et le passé comme l'avenir serait présent à ses yeux ».

(\*) Article paru dans « L'avenir aujourd'hui. Dépend-il de nous ? », textes réunis et présentés par Roger-Pol Droit, *Le Monde-Éditions*, 1995, p. 70-75.

On eut le sentiment, il y a un demi-siècle, qu'on disposait désormais de moyens techniques assez puissants pour réaliser le rêve de Laplace. La voie même qu'il avait indiquée semblait se révéler adéquate : celle d'un perfectionnement du calcul des probabilités et d'une extension de son champ d'application jusqu'au domaine de la vie en société. De la jonction entre ce calcul et les procédures de la statistique, on crut pouvoir tirer l'idée d'une « science de l'avenir ». Plusieurs institutions lui donnèrent corps aux États-Unis : la Commission pour l'an 2000, dirigée par Daniel Bell, le Centre de recherche sur le futur, de la Rand Corporation, ou encore l'Hudson Institute, animé par Hermann Kahn.

On baptisa cette nouvelle science « futurologie » ou « prospective », deux vocables qu'on tint pour équivalents. Le second l'emporta vite. Dans la langue anglaise, il se trouvait lié au vocabulaire de l'action : celui des opérations de repérage et de détection des gisements minéraux en Angleterre, celui des chercheurs d'or en Amérique. « Prospective » équivalait à « prospection ». Après un détour par la publicité en quête de clientèle (les *prospects*), le vocable en était venu, sous la plume de Hermann Kahn, à désigner la « science des projections sans surprise ».

Étrange situation : une « science » semblait redevable de son objet aux méthodes mathématiques sophistiquées qu'elle mettait en œuvre (extrapolations, projections, et bientôt scénarios et simulations). La consistance de cet objet semblait s'identifier à l'objectif que visaient ses promoteurs, pour la plupart des ingénieurs. Futur ou avenir, il s'agissait en effet de légitimer par la science des décisions à prendre dans le présent. L'idée ne se contentait pas de réaliser un rêve spéculatif, elle rencontrait une attente sociale très concrète. Il n'est plus guère aujourd'hui de grandes entreprises ni de grandes administrations qui ne se soient dotées d'une direction ou d'un service se consacrant à de telles études.

Le mieux pour juger de la prétention d'une telle science à maîtriser l'avenir serait sans doute de prendre une vue rétrospective sur les prévisions issues de la prospective. Ce qui, dans le passé lorsqu'il était le présent, figurait l'avenir s'est-il effectivement présenté ? La réponse serait cruelle : rien, ou presque, de ce qui nous est arrivé d'essentiel n'a été prévu ; rien, ou presque, de ce qui a été prévu d'essentiel n'est advenu. Pour ne prendre qu'un exemple mordant : on s'interrogeait gravement, à la fin des années cinquante, sur la société de loisirs qui allait naître de l'automatisation. En fait de loisirs, on a le chômage, dont on ne saurait même pas dire qu'il est fils de l'automatisation.

Mais ce type de dérision ne mène bien souvent qu'à la démission intellectuelle, laquelle en l'occurrence consiste, par réaction, à s'incliner devant le hasard ou le destin.

Il se trouve qu'une autre voie nous a été ouverte d'entrée de jeu. Un formidable phénomène d'oubli l'a rayée de nos mémoires. Un nom la symbolise, celui d'un philosophe français et homme d'action : Gaston Berger, enterré sous sa notoriété. On a scolairement retenu de lui qu'il a introduit la prospective en France. De fait, il a créé à Paris, en 1957, le Centre international de prospective où il a su rassembler, par son charisme, les chercheurs, ingénieurs, administrateurs et hommes d'entreprise qui ont animé, jusque bien après sa mort en 1960, la revue *Prospective*.

Mais cette introduction du mot ne se résumait pas à une importation de la chose. Il jouait au demeurant sur d'autres résonances sémantiques : *prospicere*, en latin, ne signifiait-il pas « voir de loin » ? Et le mot n'avait-il pas désigné, jusqu'à Léonard de Vinci, ce que nous appelons la « perspective » ? Voir de loin, ce n'est ni voir par avance (prévoir) ni s'avancer pour voir (prospector). Il s'agit plutôt d'ajuster son point de vue pour voir venir l'à-venir, ou, plus exactement, pour déterminer ce qui de cet avenir peut nous convenir ou non.

La démarche de Berger vise expressément à dégager l'idée de prospective de son interprétation positiviste américaine. Spécialiste reconnu de la pensée de Husserl, il s'en prend à la conception du temps qui soutient silencieusement, en arrière-fond de ses techniques de calcul, la prétendue « science de l'avenir ». Procéder à des extrapolations, et s'en contenter, c'est admettre une conception linéaire et abstraite du temps humain. Voilà qui convenait à la science du XIX<sup>e</sup> siècle, au prix de quelques

graves illusions. Force est pourtant d'admettre, écrit-il, qu'il nous faut « dépasser la conception trop étroite de la prévision positiviste, qui se contentait de prolonger le passé dans l'avenir. Demain ne sera plus comme hier. Il sera nouveau et il dépendra de nous ».

Pour se faire entendre, le philosophe s'appuie sur un double constat qui nous parle encore directement. Les transformations du monde dans lequel nous vivons ont subi une puissante accélération ; l'homme y effectue désormais des actes irréversibles. Hier, l'avenir nous inquiétait parce que nous étions impuissants. Il nous effraie aujourd'hui par les conséquences de nos actes que nous n'avons pas les moyens de discerner clairement.

À la conception linéaire du temps se trouve associée une idée du comportement de l'homme en société qui en assimile la rationalité à celle d'un joueur d'échecs. Or, dans le jeu qu'il nous faut jouer, « les règles se modifient sans cesse, tandis que les pièces changent de nombre et de propriétés en cours même de partie ».

Si elle n'entend pas se priver du secours des méthodes statistiques et des calculs probabilistes, la « prospective » ainsi conçue ne saurait donc se présenter comme une « science » au sens que les spécialistes américains donnaient à ce terme. Bertrand de Jouvenel le rappellera fermement en 1964 dans son livre intitulé *L'Art de la conjecture* : le prévisionnisme doit « redouter de laisser croire qu'il existe une "science de l'avenir", capable d'énoncer avec assurance ce qui sera ». Homme d'action, Berger s'adressait à ceux que nous appelons les décideurs pour déplorer que, « écrasés par des besognes mineures », ils ne prennent sur leur sommeil que le « temps d'une réflexion hâtive ». Il les invitait à mettre au centre de leur réflexion l'idée d'*invention*, puisque « aujourd'hui tout est partout remis en question ».

Qu'on le veuille ou non, il y a toujours plusieurs mondes possibles, dont l'un seulement sera promu à l'existence. Le réel donc ne saurait être considéré comme un « donné », mais doit être exploré, sollicité, comme un champ de virtualités. Gaston Bachelard disait, en ce sens, « le monde est ma provocation ». Des possibles, celui qui sera réalisé sera, dans tous les cas, celui que nous aurons pris le risque, et la responsabilité, de promouvoir. La « prospective » apparaît ainsi comme une « éthique » fondée sur une anthropologie. Son appel à la vigilance se traduit concrètement par le souci de *déceler dans le devenir* les « faits porteurs d'avenir » ; donc de s'ouvrir à l'imprévu pour savoir en tirer le meilleur. À le refuser nous nous condamnons à faire advenir le pire. Rien n'expose davantage à l'insécurité que le désir éperdu de sécurité.

L'essentiel des efforts de ceux qui se sont réclamés de la prospective depuis trente ans s'est porté sur la recherche de méthodes permettant de saisir le plus complètement possible dans un système complexe les paramètres interdépendants qui permettent une description de la réalité. Le souci épistémologique d'un Yves Barel dans *Prospective et analyse de systèmes* (1971) fait figure d'exception.

Toute à ses tâches d'« application », la prospective en est venue à se résumer en une formule : « Vouloir prévoir pour pouvoir agir ». On y entend l'écho très fidèle d'une maxime fameuse énoncée par Auguste Comte dans la deuxième leçon du *Cours de philosophie positive* : « Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action ». Une philosophie de la maîtrise du risque qui s'accorde avec une philosophie évolutionniste de l'histoire. La « devise » positiviste – « ordre et progrès » – ne veut du progrès que s'il se présente comme « développement de l'ordre ». L'esprit positif ne peut ni ne veut penser la *tension* qui oppose dans le réel les différents virtuels, les *ruptures* qui peuvent s'ensuivre dans les processus, la variété des *rythmes* qui les régissent.

En France même, la rencontre entre prospective et planification, dans les premières années de la V<sup>e</sup> République, a contribué à ce retournement. Cela se manifeste, par exemple, déjà sous la plume de Pierre Massé qui publie en 1965 *Le Plan ou l'anti-hasard*. Il rappelle que « la logique de la recherche prospective est d'inverser le cheminement traditionnel et de partir de l'exploration de l'avenir – non pas d'un avenir déduit, mais d'une pluralité d'avenirs imaginés ». Mais il ajoute : « Au lieu de se satisfaire du prévu, la prospective cherche à imaginer, *pour y parer*, l'imprévu. » L'imprévu, il ne

l'évoque que sous le jour de la menace. Berger écrivait contre le destin, Massé écrit contre le hasard. L'accent s'est, pour le moins, déplacé.

Les services rendus par les techniques de prévision à l'expansion de la technocratie leur ont valu une faveur toute particulière. Elles ont aujourd'hui couvert trop de désastres humains pour que nous ne reprenions pas les chemins de la philosophie. Certes, ils ne « mènent nulle part », mais ils nous permettraient, autant que possible, d'aller où nous voulons...

L'avenir se révèle toujours plus surprenant à mesure qu'il se présente. Y a-t-il lieu de se lamenter ? Nous découvrons que le monde recèle toujours davantage de virtualités, pour le meilleur et pour le pire. Osons le mot : si la vieillesse se définit par un rétrécissement des possibles, il faut dire que le monde ne vieillit pas. Il rajeunit. À nous de savoir nous y prendre avec lui. Quelle joie, puisque nous irons alors à grands pas vers notre jeunesse...

**Pour contacter ALEPH :**

Bruno Hérault (chef de projet) : [bherault@plan.gouv.fr](mailto:bherault@plan.gouv.fr) – [aleph@plan.gouv.fr](mailto:aleph@plan.gouv.fr)  
Réalisation et diffusion : Sylvie Chasseloup – [schasseloup@plan.gouv.fr](mailto:schasseloup@plan.gouv.fr)

**Commissariat général du Plan**

18, rue de Martignac – 75700 Paris 07 SP  
+33 (0)1 45 56 51 00  
<http://www.plan.gouv.fr>